Conférence du Cardinal Jean-Marc Aveline[1]

archevêque métropolitain de Marseille

Le ministère presbytéral dans la mission de l'Église

Vendredi 30 septembre 2022

Je vais commencer par une histoire[2]. Alors figurez-vous que ça se passe dans la chambre de Maître Panisse. Maître Panisse est mourant, il est alité, il n'en a plus pour longtemps. À Marseille, quand c'est comme ça, on dit : « *il est fatigué, il est bien fatigué* ». Alors, sachant qu'il va bientôt mourir, César - qui est un ami - va voir le curé Elzéar. Ce n'est pas souvent que César va voir le curé. Alors il lui dit : « *Voilà, Panisse va mourir. Il est fatigué, ce serait bien que tu passes. Mais enfin, il ne fat pas passer avec tout le tralala et les clochettes et tout ça. Il ne va déjà pas bien, s'il te voit comme ça, il risque de mourir plus vite* ». Alors Elzéar lui dit : « *Comment veux-tu que je fasse ?* » Elzéar vient quand même avec l'enfant de chœur. Arrivé en bas, il monte tout seul et laisse l'enfant de chœur à la cuisine où il y a Honorine qui lui fait un café au lait et elle prépare les tartines. Et César monte aussi dans la chambre. Quand Panisse voit Elzéar, il lui dit : « *c'est bien, tu fais bien de venir. C'est vrai que j'ai des choses à dire, c'est bien. On va le faire, on va le faire* ». Dans la chambre, il y a donc Panisse, Elzéar le curé, César ainsi qu'Escartefigue. Elzéar dit : « *voilà, il faut faire la confession* ». Panisse dit : « *c'est que moi, je n'ai pas l'habitude* ». Elzéar lui dit : « *tu vas voir, ce n'est pas compliqué* ». Il donne le petit livre à Escartefigue. « *Tu vas lire les commandements* ». Escartefigue lit les commandements et, à chaque commandement, Panisse dit : « *voilà, j'ai plus ou moins respecté, etc...* » Ça commence comme ça. Le premier commandement, ça va, le deuxième... Évidemment, on arrive au commandement fatidique. César et Escartefigue sont tout contents d'écouter ce qui va se dire. Seulement voilà qu'Elzéar, arrivé à ce commandement, leur dit : « *vous, maintenant, il faut que vous sortiez* ». Évidemment, ils ne sont pas contents mais ils sortent.

On laisse donc Elzéar avec Panisse et on suit César et Escartefigue qui descendent. Ils arrivent à la cuisine et Honorine dit : « *Eh ben moi, tè, je suis bien contente parce que Panisse, c'est bien, il va nous faire une belle mort, comme ça il est bien préparé* ». César dit : « *oui, il est bien préparé. Bien sûr, il est bien préparé, il va faire la belle mort. Seulement, il est préparé au goût du bon Dieu d'Elzéar, enfin le nôtre quoi. Et si c'était pas le bon ?* » « *Ouh,* dit Honorine, *qu'est-ce qu'il y a César ? Qu'est-ce que vous dites là ?* » Il s'assoit et dit : « *Voilà, moi, au bar là-bas, je connais plein de gens qu'ils ont des bons dieux que c'est pas le nôtre. Et il y en a que chez eux une bonne action c'est un péché chez nous et vice-versa. Et puis des bons dieux, au bar, j'en vois défiler beaucoup avec les gens. Y'en a qu'ils ont un bon dieu comme celui qui a le gros ventre chez l'antiquaire. Les autres, ils ont un dieu qui a autant de bras qu'une esquinade.* » « *Mais qu'est-ce que tu dis, César ?* » lui dit Escartefigue et il se sert un pastis. Et César dit : « *Mais oui, mais oui, tu te vois* (il se penche vers Escartefigue), *tu te vois, toi, déjà fatigué de ta mort,*

1 Le style oral de la conférence a été conservé, autant que possible.

2 Cf. PAGNOL M., *César*, Éditions de Fallois, Fortunio, 2004, pp. 9-37.

tu montes là-haut et, au coin d'un nuage, tu te trouves un bon Dieu que tu connais pas, qu'on t'a jamais présenté. Tu lui fais des prières, il comprend pas. Tu lui dit des choses, il te dit rien. Et après, il te dit : "Quoi ? Quoi ?" Et puis il te le dit en chinois ». Escartefigue lui dit : « *tu me donnes le grand frisson* ». Il se ressert le pastis. Honorine, elle dit : « *mais vous avez pas honte, César, de dire ça, surtout devant l'enfant de chœur qui n'a pas encore fini les tartines ? Si vous alliez un peu plus à l'église au lieu d'aller dans votre bar, vous sauriez, César qu'il n'y a qu'un bon Dieu et que c'est le nôtre* ». Alors César dit : « *et voye, Honorine, je le sais, y'a qu'un bon Dieu et c'est le nôtre. Mais alors, ça veut dire que sur terre, y'a des tas de gens qui se font couillonner et moi, ça, ça me tracasse* ».

Merci pour Pagnol. Alors ça vous introduit à ce que je voudrais essayer de vous dire en deux temps. Mais ça vous dit les choses essentielles avec les mots du langage courant. C'est ce qui est fort chez Pagnol. Alors je voudrais vous dire deux choses. Moi aussi, du coup, je me suis laissé tracasser par ces questions. À Marseille, vous ne pouvez pas ignorer la pluralité religieuse et tout ça. Et quand le séminaire où j'enseignais la dogmatique a fermé pour réunir les séminaristes dans un autre séminaire, l'archevêque de l'époque - qui s'appelait Robert Coffy - m'a dit : « *il faudrait que toi, tu cherches ce qu'on peut faire pour avoir un institut de théologie à Marseille* ». Alors j'ai fait une petite enquête. J'ai regardé, j'ai consulté. Et je lui ai dit (mais ce n'est pas un truc qui m'intéressait) : « *si vous voulez faire un institut de théologie à Marseille, faites quelque chose qui prenne en compte et qui soit axé sur les questions (je ne lui ai pas dit "les questions qui tracassent Casar") les questions que pose à la foi chrétienne la pluralité des religions* ». À Marseille, on est bien placés pour voir que c'est important. Et Coffy me dit (il était de Haute-Savoie, c'est pas la même chose) : « *eh ben, c'est bien, c'est une bonne idée, tu vas le faire, toi* ». « *Mais, moi, je ne suis pas préparé, je n'ai pas la formation, je n'ai pas la compétence. Et puis ce n'est pas un truc qui m'intéresse à première... Enfin bon* ». « *Oui, mais tu vas le faire toi* ». Et alors j'ai accepté parce que Coffy (chez nous, Coffy est arrivé après Etchegaray qui parlait, parlait, parlait. On était presque chez nous. Etchegaray parti, il arrive Coffy. On montait voir Coffy à l'archevêché. Nous on parlait et lui il disait rien. Et alors au début ça nous faisait un peu... Quand on change d'évêque, c'est pas évident hein. Vous le savez comme moi, il disait rien. Alors, bon. Et en plus, il avait la pipe. Et quand on lui posait une question, qu'il ne savait pas trop quoi répondre, il prenait le machin pour tasser, et il avait le temps. Et nous, on n'est pas habitués à ça). Alors, là, il me dit : « *tu vas le faire, toi* ». Mais je lui avais déjà fait confiance parce qu'il m'avait demandé d'enseigner au séminaire. Il m'avait dit : « *qu'est-ce que tu veux faire ?* » Je débutais, j'avais 26 ans, et il me dit : « *qu'est-ce que tu veux faire ?* » « *Moi, je voudrais être aumônier de jeunes dans les quartiers Nord à Marseille parce que moi, j'ai grandi dans les quartiers Nord, et c'est ça qui me plairait : m'occuper des jeunes dans les quartiers Nord* ». Il me dit : « *c'est bien mais le Père Pivot s'en va, faut que tu le remplaces comme professeur de dogmatique* ». Mais qu'est-ce que vous voulez ? J'avais 26 ans. J'ai dit « *oui* ». Et puis il m'avait dit : « *le séminaire est dans les quartiers Nord* », ce qui était vrai ! Et je l'ai fait, et ce furent des années extraordinaires. J'ai passé 5 ans comme prof de séminaire et ces années-là, vous savez ce que c'est, nous sommes tous passés par là aussi de l'autre côté. Mais enfin, dans son ministère, prendre soin des jeunes qui

s'interrogent si c'est bien ça ou pas ça, faire du travail de haute couture car c'est quand même ça (il n'y a pas deux cas pareils). Donc ça a été merveilleux. Il me dit : « *fais ça* » et donc je le fais. Et à ce moment-là, je me suis dit : « *peut-être je peux gagner un avantage* » et je lui dis : « *bon, d'accord pour l'institut mais je vais habiter dans une paroisse des quartiers Nord, comme ça j'aurais...* » Il me dit : « *non, il faut que tu restes au séminaire* ». Je lui dis : « *mais le séminaire, il va être vide* ». C'était un grand séminaire, vous voyez, avec de grands couloirs, et j'habitais au fond du couloir. Il me dit : « *il faut que tu restes habiter là* ». Vraiment, ça ne me plaisait pas. Après avoir tourné et viré, il finit par m'inviter à manger chez lui. Tout impressionné, j'arrive, je descends, nous mangeons tous les deux, je me dis : « *quand est-ce qu'on va en parler ?* » Il passe l'entrée, il passe le plat, on arrive au fromage. Je finis par lui poser la question. Et il me dit : « *non, non, non, il faut que tu restes habiter là* ». Je lui dis : « *mais vous ne vous rendez pas compte. Je suis au bout du couloir. Quand je vais ouvrir les volets le matin, d'habitude les volets s'ouvrent, là je serai tout seul au bout du couloir dans cette maison* ». Il me dit : « *non* ». Alors je sors le dernier argument. Je lui dis : « *moi, le célibat, c'est pas facile. Alors si vous me laissez tout seul au bout du couloir, je ne vous garantis rien* ». Après, je me suis dit : « *Aveline, qu'est-ce que tu viens de dire !* » Et il a eu cette réponse (en prenant sa pipe) : « *ouais, je sais, d'ailleurs moi j'aurais du mal mais toi, il faut que tu le fasses* ». Et c'était l'argument qui m'a convaincu. Le type n'a pas essayé de me dire : « *mais non, tu vas voir, après on mettra du monde, tu ne resteras pas seul longtemps* ». Il ne m'a pas fait du cinéma. Il m'a dit : « *moi j'aurais du mal mais toi, il faut que tu le fasses* ». Aujourd'hui, comme évêque, je me dis : « *voilà un type qui avait du courage* ». Il n'a pas fait semblant de me dire : « *tu vas voir, c'est pas compliqué, tu verras...* » Non, non, non, il ne m'a pas caché. Il m'a dit : « *moi, j'aurais du mal mais toi, il faut que tu le fasses* ». Ça veut dire : « *j'ai prié pour toi, j'ai prié pour toi. Et si je te le demande, ça vient de ma prière* ». Eh bien aujourd'hui je me le dis comme évêque. Il ne faut pas cacher aux prêtres quand c'est difficile. Tu peux leur dire : « *moi, j'aurais du mal mais j'ai prié pour toi et toi, il faut que tu le fasses* ». Alors voilà, c'est comme ça que je m'y suis mis.

Je ne vais pas vous raconter la suite. Je voudrais juste, dans le thème qui est le nôtre, vous dire deux séries de choses. D'abord : ce qu'à travers ce travail (parce que, du coup, j'ai créé cet institut dont nous allons fêter demain, à Marseille, les 30 ans d'existence) j'ai appris et compris. Ce travail n'a pas été qu'à Marseille : on m'a ensuite demandé, après avoir fait un doctorat que Coffy m'a demandé aussi, de m'occuper de la formation permanente des prêtres du Maroc (à l'initiative de l'archevêque de Rabat) pendant 7 ans (j'allais au moins deux fois par an au Maroc pour rencontrer les prêtres dans les régions où ils étaient, travailler avec eux). Puis ensuite on m'a demandé de travailler comme consulteur au Conseil Pontifical pour le dialogue interreligieux où j'ai travaillé, surtout vers la fin, avec le Cardinal Tauran. Et puis le Cardinal Poupard m'avait aussi demandé pour le Conseil Pontifical pour la culture de travailler à la formation des directeurs des petits centres culturels catholiques du pourtour méditerranéen, ce qui m'a donné l'occasion d'aller dans quasiment tous les pays de la Méditerranée pour soutenir de tout petits centres culturels : une bibliothèque, ici un machin pour les jeunes, là-bas un truc au Liban, un autre en Jordanie, partout. Je voudrais donc, dans un

premier temps, rassembler pour vous ce que j'ai mieux compris de la mission de l'Église à travers ce travail. Et dans un deuxième temps, je voudrais vous donner quelques éléments sur la façon dont, à la lumière de ça, s'éclaire notre ministère presbytéral. Et enfin vous donner quelques conseils d'un frère.

Donc d'abord sur la mission. Je vous le fais bref mais, au fond, c'est l'essentiel de ce que j'ai perçu, compris, travaillé. On peut en discuter mais je vous livre mon propre itinéraire d'autant que - je viens de vous le dire - je ne l'ai pas cherché. La première chose, c'est que la mission de l'Église - au fond, en y réfléchissant bien - c'est d'être au service de la relation de Dieu envers le monde. Je m'appuie sur ce verset de Jean : « *Dieu a tant aimé le monde qu'il a donné son propre Fils* »[3]. Pour moi, c'est déterminant. Ce n'est pas : « *Dieu a tant aimé l'Église qu'il s'est arrangé pour ceci ou pour cela* ». C'est : « *Dieu a tant aimé le monde qu'il a donné son propre Fils* ». Et c'est une relation d'amour. Et au fond, la mission de l'Église, c'est d'être au service de l'amour dont Dieu aime le monde. Voilà. Et c'est pour cela qu'elle ne cesse d'inventer la façon de traduire pour le monde, à chaque génération, cet amour qui vient de Dieu. Vous comprenez que comprendre ainsi la mission, c'est être amené - comme toujours d'ailleurs - à un travail de conversion qui est essentiellement un travail de décentrement. Ça veut dire que si elle est au service de la relation entre Dieu et le monde, l'Église n'a pas son centre de gravité en elle-même ni même d'ailleurs dans une relation privilégiée qu'elle entretiendrait avec Dieu. Son centre de gravité, c'est dans la relation de Dieu avec le monde qu'il se trouve. Et ça la décentre d'elle-même. C'est ce qui explique, d'ailleurs, dans l'histoire que chaque fois que l'Église s'est trop centrée sur elle-même, trop préoccupée de sa propre survie, trop inquiète de la persistance de ses structures, elle s'est fatiguée. Pas comme Panisse mais elle s'est fatiguée. Et il faut ce travail de décentrement. Pour moi ça c'est très important. Et ça dit beaucoup de choses de notre agir missionnaire. Et on peut s'interroger. On peut s'interroger : travailler au service de l'amour dont Dieu aime le monde. Celui qui aime la vérité ne l'aime pas seulement quand elle est très bien énoncée. Il l'aime quand il en perçoit des parcelles, fussent-elles défigurées, dans toute l'humanité. Celui qui aime la vérité l'aime dans ses petites parcelles dont il est peut-être le seul à voir qu'elles sont là et même si elles sont défigurées et même si elles ne sont pas ajustées ; mais elles y sont, elles y sont ces semences, ces parcelles de vérité, elles y sont. Aimer la vérité, ce n'est pas seulement l'aimer quand elle est bien expliquée, non c'est l'aimer comme ça. Ce travail de décentrement est donc une première façon d'expliquer ce qu'est la mission de l'Église. Je pense qu'elle est très, très, très importante parce que l'obsession de la survie fatigue nos ministères. Et moi je vois des prêtres qui deviennent tristes parce qu'ils n'ont pas fait ce travail-là de décentrement. Réjouis-toi de l'amour dont Dieu aime le monde. Et trouve, invente tous les moyens, avec le peuple de Dieu, pour traduire cet amour.

Un exemple : j'ai inauguré, il y a 3 semaines, à Marseille, une première maison (une autre est en cours de construction dans les Yvelines) qui s'appelle : « *la maison des plus petits* ». C'est une dame, Violaine, qui a compris - parce que c'était son métier - qu'il

3 Jn 3, 16.

y avait un angle mort pour des enfants de 0 à 6 ans qui sont isolés parce que l'ASE[4] a fait en sorte qu'ils ont besoin de ne plus être dans leur famille, laquelle est dangereuse pour eux pour diverses raisons. D'autre part, ils sont porteurs de handicap. Et pour ceux-là, qui sont dans deux logiques, il n'y a rien qui est prévu. Ils passent leurs 6 premières années, la plupart du temps, à l'hôpital. Et elle me disait même qu'on dit aux infirmières de ne pas les prendre dans les bras de peur qu'ils s'habituent à une tendresse qu'ils n'auront pas. C'est fou. Alors elle a remué ciel et terre, elle, pendant 4 ans pour arriver à créer une petite maison (on l'a fait à Marseille dans une maison que nous avions, un ancien presbytère) avec 7 chambres : on ne peut pas faire plus et ça commence. Voyez, ça c'est inventer la façon de traduire l'amour dont Dieu aime le monde. Et il y en a 1000. Et vous en avez, vous autres, plein ! Et on pourrait les partager. C'est la première chose sur la mission.

La deuxième chose : tu veux comprendre ce qu'est la mission de l'Église. 1/. Elle est un service de Dieu avec le monde. 2/. Elle est l'apprentissage d'une coopération parce que vivre la mission, c'est coopérer avec l'Esprit Saint. C'est lui le premier responsable de la mission. Et nous le savons d'expérience : nous nous essoufflons chaque fois que nous voudrions souffler à sa place. Donc laisse l'Esprit Saint. Mais apprends à coopérer avec lui. C'est très important parce que dans notre histoire théologique et même pastorale (ce n'est sans doute pas pour rien dans l'émergence des mouvements charismatiques) nous avons trop négligé l'Esprit Saint. Mais l'Esprit Saint, ce n'est pas simplement le louer, c'est apprendre à coopérer avec lui. Ça veut dire que c'est l'Esprit Saint qui prépare le terrain. On parlait tout à l'heure de conversion mais la conversion de quelqu'un n'est pas possible sans le travail long, lointain, qui remonte à loin, de l'Esprit Saint. Saint Jean-Paul II, vous vous rappelez, quand il arrivait quelque part, commençait par embrasser la terre comme pour signifier que l'Esprit Saint a déjà soufflé sur cette terre bien avant que les pas des premiers missionnaires n'en aient foulé le sol. Ça veut dire : toi qui arrives tout pimpant pour faire ta mission, oh, réfléchis, avant toi il y avait l'Esprit Saint, c'est lui qui a préparé le cœur de ceux auxquels tu vas t'adresser. Regardez Actes 10 avec Corneille : il fallait que Pierre se laisse aussi préparer le cœur. Il fallait que, pour Corneille aussi, l'Esprit Saint ait travaillé pour qu'à un moment la rencontre soit féconde.[5] C'est pour cela aussi que l'Esprit Saint a besoin d'une Église, d'une Église de témoins, d'une Église missionnaire, c'est-à-dire d'une Église qui ne se contente pas de se réjouir de ceux qu'elle accueille le dimanche à la messe mais qui va chercher les Corneille que l'Esprit Saint est en train de travailler. Et il faut des Pierre pour parler aux Corneille. Vous avez compris, ne sortez pas la phrase du contexte. Mais il faut des Pierre, il faut des apôtres mais qui coopèrent avec l'Esprit Saint. Et dans notre ministère, il y a quelque chose qui est merveilleux : le soir en entrant, bien sûr il y a les gens que nous avons vus, que nous connaissons… il y a tous ceux pour lesquels le Seigneur nous attend demain. Et dans notre prière du soir, nous pouvons lui demander

4 Aide Sociale à l'Enfance.

5 « *Pierre parlait encore quand l'Esprit Saint descendit sur tous ceux qui écoutaient la Parole. Les croyants qui accompagnaient Pierre, et qui étaient juifs d'origine, furent stupéfaits de voir que, même sur les nations, le don de l'Esprit Saint avait été répandu* » (Ac 10, 44-45).

que demain, nous ne manquions pas le rendez-vous avec les Corneille de demain, que nous ne manquions pas ce rendez-vous avec ceux que l'Esprit a travaillés. Ça veut dire : dans ton *agenda*, garde de l'improviste. Si tout est rempli, comment veux-tu que l'Esprit Saint puisse compter sur toi ? Je vous le dis et je me le dis. Et je me le dis, surtout maintenant. Mais il faut garder ça.

Et vous voyez, si on va encore un peu plus loin : ça veut dire que rien, dans l'histoire de celui ou celle que vous allez rencontrer demain, rien n'est à rejeter *a priori* parce que c'est par là que l'Esprit Saint l'a rejoint. C'est par sa vie, par sa culture, voire par sa religion. Pour vous en convaincre, relisez *Redemptoris missio* n° 28, du 7 décembre 1990 : « *La présence et l'activité de l'Esprit ne concernent pas seulement les individus, mais la société et l'histoire, les peuples, les cultures, les religions* »[6]. Toi, ne dis pas : « *oh la la, son passé ne vaut rien* ». Eh non, l'Esprit Saint est allé le chercher là, même si c'était pour lui faire découvrir le Christ. Mais ne l'entraîne pas à négliger son passé, et pire à le mépriser. Apprends-lui que le Christ apporte toute nouveauté en s'apportant lui-même mais que cette nouveauté a été préparée par le travail de l'Esprit.

Si je vais encore un tout petit peu plus loin, « *je me tiens à la porte et je frappe, si tu m'ouvres ton cœur je ferai chez toi ma demeure* »[7]. Dans la rencontre dans laquelle est possible une conversion, tout se passe comme si c'est l'Esprit Saint qui - de l'intérieur - avait travaillé la serrure pour qu'elle s'ajuste à la clef. Mais c'est l'apôtre qui porte la clef. Voyez cette profondeur dans cette rencontre, c'est toi qui permets à la serrure de s'ouvrir parce que tu as la clef. Mais c'est l'Esprit Saint qui a travaillé de l'intérieur la serrure pour qu'elle s'ajuste à la clef. Moi, je me suis dit que c'est peut-être pour ça que Saint Pierre est toujours avec les clefs. Mais c'est ça, la mission c'est ça : comment coopérer avec l'Esprit Saint ? Et, du coup aussi, ça te libère. Ça te libère. Dès fois, on croirait qu'il faut aller vite parce que cette personne n'est pas loin pour le catéchuménat et puis ça traîne. Mais laisse faire l'Esprit ! Parfois tu comprends, toi, dans ta prière que l'Esprit a besoin que tu donnes le petit signal qui va aider cette personne à franchir la marche. Et en parlant de *marche*, vous le savez dans notre ministère, on passe notre temps à ajuster non pas seulement la clef et la serrure mais à ajuster les marches pour que chacun puisse monter. Combien de fois on fait ça de diminuer la hauteur des marches pour qu'on puisse les gravir ? Combien de fois on fait ça ? Et c'est tellement beau, dans notre ministère, que de faire ça ! C'est pour ça, que voulez vous !, on n'est pas des douaniers de l'au-delà, on n'est pas des gens qui mettent le visa pour ou contre le salut. D'ailleurs, c'est pas nous qui sauvons, c'est Dieu. Et on est des gens qui aménagent l'escalier, qui s'occupent des serrures. On est des jardiniers qui vont chercher les petites fleurs, pas seulement les beaux parterres des jardins français mais les petites fleurs des caniveaux, celles qui poussent sans que personne ne les y ait mises mais qu'il faut arroser parce qu'elles viennent du bon Dieu.

6 JEAN-PAUL II, encyclique *Redemptoris missio* sur la valeur permanente du précepte missionnaire, 7 décembre 1990, n. 28.
7 Ap 3, 20.

La mission c'est le service, un service de l'amour dont Dieu aime le monde. Et ça nous décentre. La mission c'est un apprentissage, l'apprentissage d'une coopération avec l'Esprit Saint. Et ça nous transforme aussi parce que l'Esprit Saint, un jour, c'est avec toi qu'il a fait ça. L'Esprit Saint, un jour, c'est ta serrure qu'il a adaptée. L'Esprit Saint, un jour, c'est un autre qu'il t'a fait rencontrer pour que tu progresses. L'Esprit Saint, c'est à un autre ou une autre qu'il a confié d'aménager l'escalier pour que tu puisses monter. Ne regarde pas les autres de haut ! Ce que tu fais pour eux en coopérant à l'Esprit, tu reconnais que c'est ce que le Seigneur a fait pour toi par son Esprit. Et ça aussi, ça nous fait du bien. Nous aussi, nous sommes destinataires de ce que nous voudrions annoncer. Et nous restons destinataires. Il n'y a rien de pire, pour une rencontre pour laquelle nous mettons tout notre cœur parce qu'on sent qu'il y a une conversion qui est à la clef, que de ne pas montrer que nous-mêmes sommes encore en travail de conversion, que pour marcher, pour avancer, pour être effectives, la conversion de l'autre et la mienne vont de pair. Si vous allez vers l'autre comme quelqu'un qui n'a pas besoin de se convertir parce que ça fait tellement longtemps qu'il est converti ; si vous allez vers l'autre en lui donnant l'Évangile comme si, pour vous, ça n'était pas encore cet Évangile qui était pour vous source de conversion, alors comment voulez-vous que ça marche ? Si vous enlevez ça, c'est de la propagande. Et si c'est de la propagande, ce n'est plus de la mission ! Il faut que nous restions destinataires nous-mêmes de ce que nous avons non pas la prétention mais la mission d'annoncer. Donc 1/ un service ; 2/ l'apprentissage d'une coopération et 3/ un accompagnement.

J'ai été très marqué par un petit texte qui se trouve aux pages 186 et 187 d'un livre de Joseph Ratzinger publié en 1967 qui s'appelle *Le nouveau peuple de Dieu*[8]. Ç'a été décisif pour moi durant toutes ces années. Les deux derniers chapitres, je vous les recommande, ils portent sur la mission. Et le passage que je voulais vous donner dit ceci, je cite à peu près parce que je raccourcis : « *la mission consiste à accompagner la marche de Dieu vers les peuples du monde* ». Celui-là, je vais vous le donner en entier parce que ça vaut la peine. Regardez, c'est merveilleux. Quand on comprend ça, me semble-t-il, on progresse. « *Ce message en route vers les peuples, nous l'appelons Église* ». Quelle belle définition ! « *Ce message en route vers les peuples, nous l'appelons Église. De ce rejet du message qui le rendit sans patrie et le força à être en route naquit la mission (qui coïncide ainsi en un sens très profond avec l'Église elle-même)* »[9]. « *De ce rejet du message qui le rendit sans patrie et le força à être en route naquit la mission* ». Mais c'est merveilleux pour nous parce que nous, le rejet, on le connaît, on en fait les frais, on sait ce que ça veut dire. Et parfois, on se le prend comme si c'était pour nous. Mais t'inquiète pas. « *Du rejet du message* » depuis le début. Ce n'est pas toi qui vas faire en sorte qu'il n'y ait plus de rejet. D'ailleurs, sinon ça n'irait pas. « *De ce rejet du message qui le rendit sans patrie, sans patrie, et le força à être en route naquit la mission. La mission naquit comme la nouvelle figure de la promesse* ». Ça aussi : la mission de l'Église, il nous faut la comprendre sur l'horizon de la promesse, la promesse faite à Abraham. « *Un jour viendra où, en toi, seront bénies toutes les nations de la terre* »[10]. Un jour

8 RATZINGER J., *Le nouveau peuple de Dieu*, Aubier, Mayenne, 1971.

9 *Ibid.*, p. 185.

10 Gn 22, 18.

viendra où toutes les nations convergeront vers Jérusalem[11]. Je continue : « *La mission naquit comme la nouvelle figure de la promesse. La mission n'existe pas malgré la promesse mais à cause de la promesse comme son expression désarmée. Elle devrait se laisser pénétrer profondément par ce facteur de promesse qui ne supprime pas le commandement mais délivre de toute crainte* »[12].

Si vous pouvez, méditez-le ! La mission et la promesse : ça nous redit quelque chose de très important, c'est que la foi chrétienne est greffée sur la foi juive. C'est que nos bibles sont des reliures avec le Premier et le Nouveau Testaments. Dans l'histoire de l'Église, souvent on a voulu supprimer cette reliure parce qu'elle était trace d'une altérité et que nous voulions une identité. Et pourtant, c'est le mystère de notre foi que nous ne puissions décliner notre identité sans faire référence à une altérité qui lui est constitutive. Cela a commencé très tôt : rappelez-vous, Marcion a été condamné en 144. Et c'était Marcion qui disait : « *maintenant que nous sommes chrétiens, pas besoin de ces trucs juifs, et même dans les Écritures du Nouveau Testament, on peut faire du tri* ». Condamné en 144. Mais le virus du *marcionisme* n'a cessé de hanter l'Église et il est revenu chaque fois que, pour je ne sais quelle raison,on n'a pas accepté qu'une altérité soit constitutive de notre identité. C'est sur l'olivier de la foi juive, comme dit saint Paul, qu'a grandi la foi chrétienne. Et voyez bien : l'un des principaux relais du marcionisme, au moment où le virus s'est réveillé, c'est en Allemagne au début du 20ème siècle, en particulier avec le travail d'Adolf (pas celui auquel vous pensez) von Harnack, un grand théologien protestant. C'est comme ça qu'il s'appelait, *peuchère !*, le pauvre ; c'est pas ma faute : il s'appelait Adolf von Harnack. Et puis un certain nombre d'autres aussi qui ont donné le christianisme allemand, c'est-à-dire cette forme de christianisme - protestante mais pas que protestante - qui a soutenu le national-socialisme et qui a fait tout ce qu'il fallait faire pour montrer que la foi chrétienne, vraiment, n'avait rien à voir avec le judaïsme et qu'il fallait encore l'en délivrer. Aujourd'hui, vous savez, ce ne sont pas des choses faciles à faire comprendre. Mais c'est très important. Si on perd cette dimension d'altérité que représente chez nous la foi juive, on perd beaucoup. « *Scrutant le mystère de l'Église, le saint Concile rappelle le lien qui relie spirituellement le peuple du Nouveau Testament à la lignée d'Abraham* »[13]. Ça, c'est très important. Et alors, du coup, le peuple juif est le dépositaire de la promesse et « *les dons de Dieu sont sans repentance* »[14]. Ça veut dire que toi, chrétien, tu n'es pas le seul acteur de la réalisation de la promesse. Mais il y a une différence : le peuple juif est chargé de croire en la promesse (Abraham, le Dieu de nos pères[15]...), croire qu'un jour viendra où toutes les nations convergeront vers Jérusalem, où toutes les nations seront bénies en Abraham ; et voilà la marche des nations vers Jérusalem. Au peuple juif, il est demandé de croire en la promesse et de vivre dans le concret de sa vie les exigences de cette foi. Voilà pourquoi les 613 préceptes. Et voilà pourquoi nous

11 Cf. Jr 17, 26 ; So 3, 16.
12 *Ibid.*, pp. 186-187.
13 CONCILE VATICAN II, déclaration *Nostra aetate* sur les relations de l'Église avec les religions non-chrétiennes, 28 octobre 1965, n. 4
14 Rm 11, 29.
15 Cf. Ex 4, 5.

devons avoir beaucoup de respect dans la contribution du peuple juif à la réalisation de l'œuvre du salut à cause de la promesse. Mais aux chrétiens, à cette foi en la promesse est ajouté le commandement de la mission, ce qui n'est pas le cas pour le peuple juif. « *Allez, de toutes les nation, faites des disciples* »[16]. Mais vous voyez : il faut comprendre le commandement de la mission sur l'horizon de la promesse. Et ce texte de Ratzinger (je vous fais grâce des pages précédentes, en espérant quand même vous avoir mis l'eau à la bouche pour aller les lire) conjugue la marche des peuples vers Jérusalem (c'est la part des Juifs dans l'œuvre du salut, cette espérance) et l'accompagnement de « *la marche de Dieu vers les peuples du monde* » : voilà la mission de l'Église qui ne boucle pas tout ce qu'est la mission. Mais elle est précise : « *accompagner la marche de Dieu vers les peuples du monde* ». Je finis le paragraphe : « *la marche de Dieu vers les peuples, qui s'accomplit dans la mission, ne supprime pas la promesse de la marche des peuples vers le salut de Dieu, cette marche étant la grande lumière qui brille à nos yeux en venant de l'Ancien Testament. Elle ne fait que la confirmer car le salut du monde se trouve dans la main de Dieu. Il vient de la promesse et non de la loi. À nous, il reste le devoir de nous placer avec humilité au service de la promesse sans vouloir être plus que des "serviteurs inutiles" qui ne font rien que ce qu'ils doivent* ». Voilà, texte merveilleux ! Et vous voyez : la mission, le service de la relation entre Dieu et le monde, l'apprentissage de la coopération avec l'Esprit Saint et l'accompagnement de « *la marche de Dieu vers les peuples du* monde ».

J'ajoute encore une chose sur ce dernier point : c'est qu'on pourrait dire, et il me semble qu'on peut l'affirmer, que ce travail d'accompagnement de « *la marche de Dieu vers les peuples du monde* », au fond, permet à l'Église - ou plutôt l'invite - à réaliser sa vocation de catholicité. La mission et la catholicité, ça va ensemble. *Catholique*, ce n'est pas l'étiquette qui dit qu'on n'est pas protestants ni orthodoxes. C'est beaucoup plus que ça ; c'est une des notes ecclésiales, ecclésiologiques du *Credo*. La catholicité de l'Église est pour elle non pas un statut, non pas un privilège, non pas une étiquette mais une vocation. Elle est appelée à faire œuvre de catholicité. Moi, j'ai appris ça en lisant le chapitre 7 de *Catholicisme* de Henri de Lubac et aussi le chapitre 9. L'Église : ç'avait été, pour de Lubac, comme de ces intuitions : « *ça y est, j'ai compris !* » Et après, je développe ce que j'ai compris. Et de Lubac disait : « *au fond, quand ils sont sortis du cénacle, ils n'étaient pas nombreux, l'Église était déjà catholique. Mais au fond, quand Paul faisait le tour des villes, des bourgs et des bourgades de la Méditerranée orientale, l'Église était déjà catholique* ». Ça veut dire : la catholicité de l'Église n'est pas proportionnelle à l'extension de sa surface sociale. Quand on a confondu ça, on a confondu mission de l'Église et colonisation. On a confondu ça ! Et on a cru qu'il suffisait d'embarquer des missionnaires au milieu des commerçants ou d'autres choses pour que la mission de l'Église soit accomplie. Et puis quand ils sont rentrés, on est rentrés avec. Je le dis parce que je suis né en Algérie. Mais c'est pas ça, c'est pas ça. La catholicité de l'Église n'est pas proportionnelle à l'étendue de sa surface sociale. S'il fallait la définir, je dirais ainsi : la catholicité de l'Église, plutôt que l'extension de sa surface, c'est plutôt la conscience d'avoir reçu la charge - non pas à cause de ses mérites mais par pure grâce - d'être associée au salut du genre humain tout

16 Mt 28, 19.

entier. Voilà, c'est ça sa conscience de catholicité. C'est qu'aucun humain n'est étranger à l'acte du salut. Et c'est pour ça qu'elle peut aller partout ; même si elle est sans patrie, elle s'en fout. Tout est à elle et elle est au Christ. Tout. C'est pour ça qu'elle est chez elle partout. Et vous, dans votre ministère, soyez chez vous partout. Ne vous laissez pas enfermer comme si vous étiez le curé des cathos. Vous êtes le curé de la population de la ville où vous habitez, même Poissy, ou du village ou du territoire. Vous êtes là pour tous puisque vous participez à la vocation de l'Église à la catholicité. Et quand on a compris ça, mais ça libère aussi ! Ça libère ! Rien de ce qui est humain, comme disait l'autre, ne vous sera étranger[17]. Moi, je ne peux pas suivre car je n'y connais rien, mais je me réjouis que certains d'entre vous aillent faire œuvre de mission sur les réseaux sociaux, sue ceci, sur cela, avec toutes les précautions que vous savez mieux que moi qui sont nécessaires. Mais faites-le, partout, partout.

Donc la catholicité de l'Église, c'est ça. Et ça change beaucoup de choses quand on comprend sa vocation de catholicité et qu'on essaie de la déployer, qu'on essaie de la vivre. Et voyez, pour approfondir, on pourrait dire que le concept ecclésiologique de catholicité est relié au concept christologique de récapitulation. Le salut est accompli, c'est le mystère pascal. Mais le Christ n'est pas encore total tant que tout, au ciel et sur la terre, n'a pas été récapitulé en lui. Voyez Paul[18]. Et qu'est-ce que la catholicité ? C'est la façon dont l'Église, au service de l'amour dont Dieu aime le monde et apprenant à coopérer avec son Esprit qui souffle où il veut[19], participe à l'œuvre de récapitulation. Tout, un jour, doit être récapitulé. Mais vous voyez que cela a, du coup, une dimension eschatologique. Et la compréhension de la mission ne peut pas faire l'économie d'une dimension eschatologique. Voilà aussi qui nous sort de ces coups de mou que nous pouvons avoir et que le père prédicateur a évoqués tout à l'heure. C'est eschatologique : laisse le temps à l'Esprit. Ne fais pas le bilan au bout de 3 mois pour savoir ce que tu as fait, pour savoir si c'est bien ou pas bien. Bien sûr, relis ce que tu fais mais dis-toi que c'est le temps de Dieu et que « *la marche de Dieu vers les peuples du monde* » a besoin de tes jambes. Mais il y en a eu d'autres avant toi et peut-être qu'il y en aura d'autres après toi. Voilà donc ces 3 thématiques que je voulais vous dire de la mission de l'Église : le service de la relation d'amour dont Dieu aime le monde ; l'apprentissage de la coopération avec l'Esprit Saint et l'accompagnement de « *la marche de Dieu vers les peuples du monde* » selon la vocation de l'Église à la catholicité.

Comme j'ai évoqué le ministère presbytéral au fur et à mesure, et que l'heure a tourné pendant ce temps, je ne vais pas y revenir. J'aurais eu quelques éléments à dire là-dessus mais je pense que je l'ai fait au fur et à mesure. Je n'ai jamais vérifié l'authenticité mais j'avais vu ça une fois dans un pèlerinage à Assise. J'avais cru

17 « *Les joies et les espoirs, les tristesses et les angoisses des hommes de ce temps, des pauvres surtout et de tous ceux qui souffrent, sont aussi les joies et les espoirs, les tristesses et les angoisses des disciples du Christ, et il n'est rien de vraiment humain qui ne trouve écho dans leur cœur* » (CONCILE VATICAN II, constitution pastorale *Gaudium et spes* sur l'Église dans le monde de ce temps, 7 décembre 1965, n. 1).

18 Cf. Ep 1, 10.

19 « *Le vent souffle où il veut, et tu en entends le bruit ; mais tu ne sais d'où il vient, ni où il va* » (Jn 3, 8).

comprendre ce que je vais vous dire. Et comme ce n'est qu'un conseil, vous en comprendrez la teneur même si on n'a pas fait la vérification historique. François est invité par Claire pour visiter son petit monastère. Elle lui montre le jardin, les tomates, les arbres fruitiers. François lui dit : « *c'est bien, c'est bien* ». Mais il dit à Claire : « *je vais te donner un conseil. Ne cultive pas tout ton jardin. Laisse un endroit où toi, tu ne cultives pas. Et laisse le Seigneur faire pousser des fleurs, ce qu'il voudra* ». Ça veut dire : ne cultive pas tout ton jardin ; sinon, comment pourrais-tu te réjouir de tout ce que le Seigneur fait pousser sans toi ? C'est un bon conseil pour la vie apostolique. Ne cultive pas tout ton champ comme si tu voulais en avoir toute la maîtrise, comme si - du coup - tu te vanteras de ce qui pousse bien et tu te désoleras de ce qui pousse mal. Ne cultive pas tout ton champ. Réjouis-toi, réjouis-toi de tout ce que le Seigneur fait pousser sans toi. J'ajoute là-dessus : réjouis-toi du ministère de ton frère prêtre qui ne fait pas comme toi. Réjouis-toi. Apprends ça : c'est un décentrement. Et vous serez en communion, non pas parce que vous signeriez les mêmes papiers, les mêmes pétitions. Vous serez en communion, non pas à cause des idées qui seraient exactement les mêmes. Mais, comme on l'a fait tout à l'heure, vous apprendrez la communion par les épaules, par les épaules. Regarde le Christ, regarde le Christ portant sa croix sur son épaule. Et dis-toi que, comme ça nous a été dit tout à l'heure : « *venez à moi, vous tous qui peinez sous le poids du fardeau* »[20]. Et toi, avec tes frères prêtres, le premier lieu de la communion, c'est les épaules, c'est de porter ensemble les fardeaux, c'est de prier - comme on l'a fait tout à l'heure - avec la main sur l'épaule ; non pas pour dire que je suis d'accord à 100% avec la façon dont tu exprimes la foi, mais à cause du Christ je participe à ton fardeau.

Le deuxième conseil, c'est celui que m'avait donné mon prédécesseur - Georges Pontier - au moment où je lui ai succédé. Il m'avait dit ceci : « *chaque fois qu'on augmentera le poids de ta charge, toi, allonge le temps de ta prière* ». C'est le meilleur conseil qu'on m'ait jamais donné. « *Chaque fois qu'on augmentera le poids de ta charge, toi, allonge le temps de ta prière* ».

+++

20 Mt 11, 28.

LA PEN TECÔTE